

Mali, Mali, murmure qui chante entre mes lèvres, flâne un peu dans l'air avant de s'envoler, au mois de juin, Mali, ton nom, quand on regarde à la fenêtre la ville étendue qui s'estompe.

En bas, tout en bas, des formes, des escarbilles. Une cigarette qu'on jette violemment sur l'asphalte, une gerbe d'étincelles jusque dans le caniveau où flottent rêves et prisons.

Une étoile filante, très bas, plus bas que tes pieds, un vœu à faire, un rêve pour y passer le reste de ta vie. Des secrets bien gardés, au chaud, mais des rêves, des rêves... Tout un attirail de rêves et de prisons, dans la torpeur et la première fraîcheur, enfin, du crépuscule, zone libre, zone-tampon, rêve sans fin, l'amour à bout portant.

Au nightclubbing, on préférera désormais le jaildreaming, initié par Mali. La chaleur nocturne, Mali, ces reflets de jour mourant sur nos peaux : ton ventre mêlé au mien, tendresse, douceur, ton désir, Mali, soudain fort, indomptable.

Tu m'éclaires. Seul te toucher compte encore.

Dans le temps que met un fox à traverser la rue, un léger souffle, par la croisée largement ouverte (si largement ouverte que quiconque, forme, escarbille

dans la rue, pourrait escalader la paroi de pierre, mains-ventouses, mains collées à la paroi de pierre, s'agripper à ce rebord sur lequel je me suis accoudé et se glisser dans l'espace rectangulaire qui est, Mali, ce qui me relie encore, malgré tout, au monde, en bas, à la ville qui s'endort – ville fumante, alanguie, chienne halitueuse, pierre réchauffée tout le jour, douceur de l'âtre, enfant qui s'endort à la veillée et dont le visage, dans l'extrême abandon, reflète les chatolements de la flamme – et cet espace, ce cadre devant moi, autant qu'il me relie au monde, à un degré comparable, attire à moi ce ciel maintenant obscur, et avec lui ce léger souffle, cette tiédeur qui me fait sourire et croire, au moins pour un moment, que le bonheur est encore possible, après tout, dans cette facilité qu'il y a à sourire d'un léger courant d'air sur mon épaule nue), un léger souffle, par ce rectangle ouvert au monde pareillement qu'il est ouvert au ciel et à l'infinité offerte, fait frissonner un instant mon épaule.

Toute la vie qui s'étale, à même le sol, sur la terre grasse, sur les alluvions déposés par le fleuve, la vie qui oublie ses principes, quitte toute vergogne. Vie qui fraye avec l'étranger, avec le vagabond, vie qui laisse faire, qui se laisse aller, qui oublie de tenir les portes vitrées aux vieilles dames et aux poussettes, qui oublie de faire un double nœud à ses lacets avant de sortir courir le monde et la vaste aventure, qui oublie de ne jamais sortir sans ce qu'il faut pour ne pas attraper

de maladie honteuse, déformante. Vie qui sort sans miroir dans son sac, sans épée sous sa cape, sans laisse autour du cou.

N'est pas Mali qui veut : l'amour subsiste, on ne sait comment. On comprend, pourtant, dans l'expérience qu'on fait de ce léger courant d'air tiède sur sa peau, qu'il puisse à cet instant reprendre des forces ; l'amour qu'on n'arrivera jamais à piétiner tout à fait.

Toute cette sueur, dit Mali, suintant tout le jour sur nos corps. Toutes ces vapeurs, maintenant que vient le soir, toutes ces vapeurs qui s'exhalent, ces reflets de moiteur échangés, d'une chair à l'autre. Mali, la gangue-reine des mauvais garçons.

Moi, je m'enivre jusqu'à plus soif d'espoir et de cauchemar tout à la fois. Je fraye avec le caniveau, où dérivent rêves et prisons. Je n'en parlerai pas à Mali. Je ne chuchoterai rien à Mali qui puisse lui apprendre que je me compromets, errant, avec les chiens qui traversent la rue, dans l'air tiède porteur d'élytres, dans la brise saturée de tilleul, d'un caniveau à l'autre.

Sortir de soi : le jour où les nuages descendront dans la rue, demande Mali, est-ce qu'on aura seulement quelque chose à leur dire ? Une question, quelque chose ? Rien à leur donner ? Aucun échange en vue ? Aucun projet à soumettre ? Nuages descendant dans

la rue et nous, les trop peu marginaux, tapis dans nos étages, proteste Mali, des ampoules aux plafonds, des éphémères qui meurent, la vie qui bat son plein, et toujours rien à dire ? Rien à dévoiler ?

En bas, des formes, des escarbilles, des cigarettes qu'on jette avec rage et qui éclaboussent la poussière des trottoirs de points de lumière morte.

Et devant moi, le ciel ; la ville offerte, qui écarte ses jambes.

Bractées, fleurs fanées des tilleuls en suspension dans l'air mort des artères de la ville, d'une fenêtre à l'autre, d'un caniveau à l'autre.

La grande nuit de l'amour inventif, calme tout de même dans son inventivité, amour, dans mon attente, ce soir, dans la tiédeur d'une fin de printemps, de Mali, ô reines de là-bas mille fois données, mille fois consentantes, reines aux colliers défaits.

O chaises qu'on trouvait, à Guernesey, sur le pas des portes des maisons basses (à l'heure où sèchent les filets, côté jardin), sur lesquelles on s'asseyait un instant, le temps de se laisser surprendre par l'impalpable désir venant là, à notre rencontre, comme se laissent porter les mouettes par les vents scandinaves, sur ces chaises enfin occupées, aux portes des maisons de pêcheur, avant même d'en pénétrer le seuil.

Au plaisir de la bouche ; au plaisir des yeux.  
Au portes des maisons de pêcheur.  
Aux filets qui, dehors, se sont étendus, et saignent.  
Aux proies faciles de l'amour aux aguets.

Au ciel de Guernesey, quand vient le soir, et avec lui ces chaises vides qui attendent Mali, quand on est seul sur cette île. Se laisser prendre, assis là sur n'importe quelle chaise, toute la nuit pour s'asseoir – c'en est fini des jais&dreams –, laisser les mouettes se poser, laisser les filets étendus, laisser la terre tourner et les vagues se briser, côté jardin, laisser à l'arbre ses racines, au désir ses larmes de rage, à la fleur ses étamines. Reprendre souffle dans le vent tiède, le léger courant d'air sur mon épaule nue, ce soir, dans le cadre de la croisée ouverte à toute offre, à quiconque escaladera la paroi de pierre, depuis le caniveau, en bas.

Des milliers et des milliers (des milliers et des milliers) d'anges t'acclament (les archanges et les séraphins aux six ailes) : et nous t'acclamons avec eux.  
d'en pénétrer le seuil.